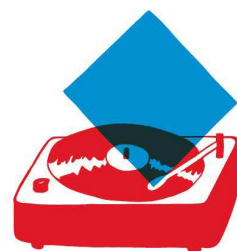


TOHU-BOHU



HURLUBERLU



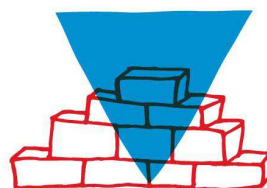
AMBIANCER



CHARIVARI



TIMBRÉ



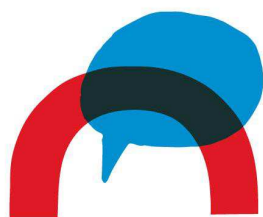
OUF



ZIGZAG



ENLIVRER (S')



FARIBOLE



À TIRE-LARIGOT

# Dix-Mots A la folie

Textes écrits par des lecteurs de la Bibliothèque de Vaugines

Semaine de la langue française et de la Francophonie du 15 - 23 mars 2014



# À la folie

Aimer, ambiancer la rencontre...

Comment vais-je attirer en mon cercle villageois l'inconnu, l'inconnue ?

Pas de faribole, on ne peut paraître timbré, hurluberlu. Il faut s'adoucir, avoir l'air de butiner, s'enlivrer peut-être en biblio...

L'intéresser, quoi !

Et s'il ou elle n'est pas fol, peut-être entreront-ils aussi dans le charivari de nos réunions ?

On parie ?

Chantal

# Folies Bergère

La nuit vient de tomber, il est l'heure d'ambiancer notre part de folie aux grandes Folies Bergère !

Chacun est prêt aux pires fariboles... Mais tout de même, dans le charivari des jupes retournées, il n'est pas facile de ne pas se sentir un peu hurluberlu par notre visage éberlué !

Pile... et... Face, jupons et cheveux masquent et découvrent à tire-larigot ce que chaque invité voudrait garder pour soi.

Silences, soupirs, échos ne font pas grand tohu-bohu ; ouf, nous aurions l'air timbrés...

Chantal

# Voyage épique

Visite mensuelle auprès de maman très âgée (98 ans et demi ; trajet Vaugines → Hautes-Alpes).

Départ 6 h 55 : minibus jusqu'à Pertuis. J'attrape au vol le car pour Aix-en-Provence... et, à l'arrivée, un retard de 15 mn est déjà affiché pour Serres ; retard se modifiant petit-à-petit en 20 mn, puis 27 mn.

Ouf ! Nous voilà partis ! Hélas, trois gares plus loin, arrêt annoncé de 10 mn sans explication. Je commence à penser que la SNCF veut ambiancer ma journée.

Seulement, ces retards successifs font une somme m'obligeant à quasiment courir de la gare de Serres à la maison de retraite : 20 mn à pied... Je prends une petite traverse en zigzag au centre du village et arrive au but 5 mn avant le repas !! Ouf. Je dois en effet faire manger maman à la cuillère.

Peu de temps pour nous, en fait ; je dois repartir de la gare à 14 h pour le train de retour... Et celui-là, je vous l'assure, je ne suis pas prête de l'oublier !

Enfin, éprouvée par l'état de maman, mais prudente, je suis à l'heure à la gare. Bon départ jusqu'à Aix, j'en profite pour téléphoner à ma fille, lui disant que tout va bien.

40 mn. Correspondance. Nouveau départ pour Pertuis ; mais : nous avons passé Venelles quand :

- un affreux craquement
- des bruits de métal et de pierre
- le train qui freine dur

et tout ceci sur plusieurs dizaines de mètres, et le balancement du wagon sur les rails...

Notre wagon de tête s'arrête en pleine voie. Conducteurs et agents SNCF descendent du train avec lampes de poche et essaient de découvrir le problème.

Rien du côté droit, il fait nuit, et c'est difficile de s'y retrouver.

Ah ! Sur le côté gauche, il semble que le tohu-bohu soit provoqué par une barrière métallique sous le wagon ! Pour plus de visibilité, les agents utilisent alors un fumigène rouge qui, de l'intérieur du wagon où la fumée pénètre, fait penser à un incendie ! Et les portes sont bloquées ! Angoisse...

Mais, sous le train, il y a aussi un sanglier ! ... devenu plus ou moins chair à pâté. C'est lui qui dans sa course a entraîné la barrière de protection.

Allons-nous sortir de ce grand charivari ? Notre conducteur essaie mais rien à faire, le train ne peut repartir – trop de dégâts.

On fait alors appel à Aix d'où un second train doit venir nous pousser (nous pousser ??!) jusqu'à Meyrargues. Mais il faut du temps pour organiser ce second train. Nous sommes restés, tous voyageurs regroupés dans le premier wagon, pendant deux heures ½... Il a fallu aussi connecter les deux trains, et ce ne fut pas facile.

Sans déboires, nous devons arriver à Pertuis vers 18 h et un minibus m'attendait à 19 h 05 pour Vaugines...

Nous repartons donc pour Meyrargues en poussi-poussa dans un balancement léger mais tout de même impressionnant.

Notre conducteur par téléphone avait demandé un bus pour nous conduire à Pertuis... Mais pas plus de bus que de beurre en broche !

Chacun a l'air de s'organiser comme il peut, appelant la famille ou les amis. Une voiture me propose de me conduire à Pertuis : 22 h 50... Gare fermée bien sûr. Je suis dehors et

il me reste à cette heure à trouver pour aller à Vaugines. Les taxis : personne ne répond. J'essaie chez une amie : ça ne passe pas. J'essaie ailleurs : ça ne passe pas. Je réessaie encore ailleurs et obtiens : Claudie ! En pyjama, prête à aller au lit qui, grand cœur et diligence, arrive avec son chien Titou recueillir, gelée, la voyageuse en dérive.

À 23 h 17 (!), j'étais à la maison où ma petite York attendait bravement depuis le matin. Vite, pipi chien dehors et moi... au lit !

Merci Claudie, infiniment. Merci à notre conducteur et aux agents SNCF qui ont fait tout ce qu'ils pouvaient – tout en nous informant.

Mais, par contre, j'aurai grand plaisir à goûter, un prochain jour, j'espère :

### **UN BON MORCEAU DE SANGLIER ! \***

Chantal

\* *Qu'on se le dise... (Claudie en aparté)*

# Monsieur Tohu-Bohu

Ouf, j'ai des zigzags dans ma vie avec le résultat que je suis un peu timbrée. Mais mon voisin, lui, c'est un vrai hurluberlu !!

L'autre jour, je m'enlivrais à tire-larigot quand j'ai entendu son perroquet répéter comme d'habitude « Quel tohu-bohu, encore tes fariboles ».

Mon voisin parlait tout le temps. À qui ? À sa femme, j'ai supposé. Il lui disait : « Tu seras la plus grande et la plus belle du monde ». Un peu bizarre comme mots doux, je me suis dit.

Un jour, il m'a invitée chez lui pour me présenter « sa belle », comme il a dit. Je m'attendais, bien sûr, à rencontrer sa femme. Mais non ! « Madame Jill, je vous présente Catherine La Grande ». Devant mes yeux, il y avait une courge gigantesque ! « Ah, elle est superbe, je suppose qu'elle a des racines russes? », je lui ai dit. Qui était le plus timbré de nous deux à ce moment-là, je ne sais pas ?!

De temps en temps, il y avait un vrai charivari chez Monsieur Tohu-Bohu – c'est le nom que j'affectionne pour mon voisin. « Dehors, ne revenez jamais ici ! La prochaine fois, c'est la mort à la bière !! »...

En fait, il parlait aux escargots et limaces qui mangeaient ses légumes.

Bon, vous pouvez voir que mon voisin ambiançait notre coin comme un pays des merveilles.

Jill



## L'enveloppe du vendredi

Chloé et Nico habitaient chez leurs parents dans un petit appartement au premier étage d'une maison de village. Chloé avait 13 ans et Nico 10 ans. Leur père travaillait dans une usine à 20 km du village et la mère dans la boulangerie du village.

Le seul moyen de transport, mis à part un vieux vélo, était la moto du père. C'était un gros problème parce que Nico était handicapé et marchait à peine avec des béquilles. Il avait attrapé la polio quand il avait 2 ans. Il était comme un prisonnier dans le petit appartement parce qu'il ne pouvait pas aller à l'école. Alors il apprenait tant bien que mal par correspondance.

Chloé, comme son frère, était intelligente et curieuse. Elle voulait devenir vétérinaire mais sa mère, une femme amère et rigide, lui a dit : « Tu peux oublier ça. Nous n'avons pas d'argent pour financer tes études ». Chloé redoutait l'avenir parce que sa mère lui avait dit qu'elle devait travailler dans la même usine que son père.

Quant à Nico, il disait souvent : « Qu'est-ce que j'ai envie de regarder la nature et d'avoir un jardin ».

Un jour, un étranger est venu habiter le village. Il s'appelait Boris. Il était russe et professeur de russe à l'université dans la grande ville la plus proche. Il habitait une maison avec un jardin et il avait un grand chien qui s'appelait Igor.

Chloé passait devant sa maison en allant à l'école. Elle commença à parler avec Boris chaque fois qu'elle le voyait dans son jardin. Peu à peu elle lui parla de sa famille, de ses ambitions et plus particulièrement des problèmes de son frère Nico. Elle disait à Boris le goût qu'il avait pour les jardins et les livres, mais son handicap l'empêchait de se promener dans la nature ou d'aller à la bibliothèque dans la ville la plus proche.

« Hum, dit Boris, mais je peux chercher Nico et il peut rester dans le jardin avec Igor et moi. Et j'ai beaucoup de livres chez moi ». Chloé a répondu : « Mais je suis sûre que ma

mère ne sera pas d'accord avec ça ». « Oh, foutaise, a dit Boris, je vais parler à tes parents ».

Et c'est ce qu'il a fait. Son père était d'accord et plein de reconnaissance, mais sa mère soupçonnait Boris d'être un pédophile parce qu'il n'y avait pas de femme dans sa vie. « Pourquoi il est intéressé par un garçon », s'exclama sa mère. Chloé répondit : « Mais il m'a invitée aussi ! ».

Néanmoins, une routine s'établissait entre eux et plusieurs fois par semaine Boris venait chercher Chloé et Nico. Chloé faisait ses devoirs dans le bureau de Boris qui l'aidait de temps en temps. Nico restait dans le jardin quand il faisait beau et empruntait beaucoup de livres à Boris. Celui-ci eut alors l'idée d'atteler une petite charrette à Igor pour que Nico puisse faire le tour du village.

Après quelques mois, une vraie amitié s'était tissée avec Boris. Et même le père venait presque chaque samedi soir chez lui pour jouer aux échecs. Le père était un homme frustré parce qu'il était issu d'une famille pauvre et n'avait pas pu poursuivre ses études.

Un vendredi soir, Boris donna une enveloppe à Nico et Chloé. « Chut, c'est un secret entre nous », et il nous a expliqué le contenu de l'enveloppe. Mais je ne vous dirai pas de quoi il s'agit tout de suite ! Il faut attendre un petit peu !

Nico était fasciné par l'accent de Boris et lui demanda un jour d'apprendre le russe. Il s'avéra un excellent élève et faisait des progrès rapidement.

Un dimanche matin, Chloé alla comme d'habitude à la presse. Elle repartit alors en trombe chez Boris. « Boris, Boris, cria-t-elle, c'est un miracle. Nous avons gagné !!! ». « Bon, bon, bon, il faut aller tout de suite chez tes parents pour leur apprendre la bonne nouvelle ».

Ah, vous avez deviné ??? Chaque vendredi, pendant 7 mois, Boris avait mis un ticket de loto dans l'enveloppe qu'il donnait aux enfants !

Il y avait maintenant assez d'argent pour que les parents puissent acheter une petite maison avec jardin et financer les études de Chloé et Nico à qui ils ont aussi acheté un fauteuil roulant électrique.

Ainsi, Chloé est devenue vétérinaire. Et Nico?.... Eh bien, il a obtenu une bourse pour étudier le russe à Moscou.

Jill

# La conférence des oiseaux

Il faisait chaud. Je m'enlivrais tout l'après-midi dans le hamac et je commençais à m'endormir quand j'entendis un grand charivari au fond du jardin.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Une huppe était au milieu d'un rassemblement d'oiseaux et elle se disputait avec un corbeau. Un vrai hurluberlu, il paraît. Il voulait être le président du rassemblement, mais aucun oiseau ne le supportait.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous venez d'Afrique », cria-t-il à la huppe. Elle lui répondit avec dignité « Je suis née ici, c'est mon pays natal ». « Comme nous, comme nous », chantaient les hirondelles, les guêpiers et plusieurs autres familles d'oiseaux, « Nous avons nos maisons secondaires en Afrique et nous vous laissons toute la nourriture en hiver !! ».

Le corbeau continuait à se chamailler. Néanmoins, la huppe cria : « Silence, un peu d'ordre, nous avons à discuter de choses très importantes ». Mais les moineaux continuaient de raconter des fariboles comme d'habitude, et les guêpiers de chasser chaque abeille qui passait.

Tout à coup, une voix grave annonça l'arrivée du Grand Duc : « Qu'est-ce que c'est que ce tohu-bohu ! Ça suffit, la huppe est le président et tout le monde doit l'écouter. Sinon vous aurez affaire à moi ! ». Et ça, ça a cloué le bec au corbeau !

La huppe parlait à tire-larigot des menaces qui pèsent sur l'environnement et... ce ne sont pas des fariboles.

J'ai ouvert les yeux ! Ouf ! Et je me demandais si j'étais timbrée ou si j'avais vraiment entendu la huppe parler. J'ai zigzagué vers la cuisine en quête d'un verre d'eau. Mais quoiqu'il en soit, la huppe, imaginaire ou non, a dit la vérité, et ça m'a ambiancé tout le reste de la journée !

Jill

# Farfalette

N'avez-vous jamais entendu parlé du village de Farfalette ? Non ? Je vais vous dire pourquoi il faut le visiter, parce que c'est très spécial.

Il y a une confiserie dans le village, tenue par Madame et Monsieur Hurluberlu. Ce couple fabrique les bonbons de fariboles. Dans leur boutique, on trouve des bocaux pleins de fariboles de toutes couleurs et formes : ronds, carrés, bleus, rouges, arc-en-ciel, etc. Depuis les poutres, des réglisses en zigzag sont suspendues.

A la sortie de l'école, il y a un tohu-bohu dans la boutique parce que les jeunes se précipitent pour acheter les bonbons qui les rendent souriants et espiègles.

Le fils et la belle-fille des Hurluberlu tiennent la distillerie du village et fabriquent la liqueur de faribole qui est bien appréciée par les adultes.

Le psychiatre du coin conseille à ses patients déprimés de faire une cure de bonbons ou de liqueur de fariboles. En fin de traitement, les patients se disent que leurs pensées noires et leur désespoir étaient uniquement des fariboles, et reprennent vie avec enthousiasme.

Les dimanches, Monsieur Hurluberlu et son fils partent à la recherche de fariboles sauvages au pied de la montagne de Lure. Madame Hurluberlu, elle, passe ses dimanches à s'enivrer dans les classiques de transformations des fariboles comme par exemple l'ancien texte des métamorphoses de fariboles d'Ovide.

Souvent le dimanche soir, il y a un grand charivari dans la cuisine où Monsieur Hurluberlu pose son sac plein de ses cueillettes. Ouf, le chat des Hurluberlu est souvent grondé par Madame qui crie « Ouf, Ouf, arrête ça tout de suite. Ce n'est pas une souris, c'est une faribole à queue ! ».

Le lundi matin, le chaudron de la confiserie transforme les fariboles en bonbons à tire-larigot. Les effluves de la distillerie et de la confiserie ambientent tout le village.

Les gens d'ailleurs disent que ceux de Farfalette sont timbrés. Mais ils sont envieux, c'est tout ! Pourquoi ? Je vais vous donner deux exemples :

Une lycéenne se disait qu'elle ne pouvait pas passer son bac. « Je suis nulle, maman ». Sa mère a répondu : « Mais non, ma fille. Suce donc ces bonbons ». Le jour d'après, la fille a dit à sa mère : « Mais qu'est-ce que j'étais bête. C'est des fariboles de penser que j'étais nulle ».

Un autre exemple : une entreprise du village avait des problèmes et le patron pensait qu'il fallait la fermer. Le personnel était bien sûr en colère et très angoissé. Le maire de Farfalette a invité tout le monde concerné à discuter avec un ou plusieurs verres de liqueur de faribole. Une semaine après cette réunion, le patron et le personnel dirent « Bien sûr que nous allons trouver une solution. C'est des fariboles de penser autrement ».

Vous vous demandez peut-être pourquoi tout le monde ailleurs n'utilise pas les bonbons et la liqueur de fariboles ? C'est bizarre, mais ces produits merveilleux n'ont d'effets que dans ce village, et nulle part ailleurs.

Voilà pourquoi c'est très, très difficile de trouver une maison à acheter à Farfalette !

Jill

# Les jumeaux

Zig et Zag étaient des jumeaux, cependant tout les différenciait.

Zig était sérieux ; il préférait s'enlivrer des heures durant dans son studio, il travaillait mais surtout il aimait se balader dans la nature, approfondissant ses connaissances en botanique et en faune sauvage, loin du tohu-bohu ambiant.

Zag, lui, était totalement autre. Cet hurluberlu était un peu timbré, en un mot, il était complètement ouf !

Nul n'avait son pareil pour ambiancer les soirées, il buvait à tire-larigot, il appréciait le charivari, il fumait, il se couchait à point d'heure, dormait jusqu'à midi, il ne lui restait jamais un sou pour finir le mois.

Tout, mais alors tout les séparait, seulement la loi du sang parlait : ils se voyaient très régulièrement pour échanger quelques fariboles.

Ces deux là dans leur différence s'aimaient vraiment et se respectaient.

Christine

# Vernissage

Dans une galerie bien connue de Lourmarin, nous voilà embarqués dans un vernissage peu banal.

Au milieu de gens complètement timbrés, buvant du vin à tire-larigot, racontant nombre de fariboles, nous zigaguons au travers de ce tohu-bohu à la recherche de l'artiste, un hurluberlu entre deux âges qui nous explique que la toile destinée à la célébrissime bibliothèque de Vaugines ne sera pas disponible de suite à cause d'une autre exposition au musée Granet d'Aix-en-Provence.

De ce fait, au lieu d'aller nous enivrer à la maison, nous avons préféré nous enivrer sur place pour continuer d'ambiancer cette soirée de oufs.

Quittant ce charivari à une heure avancée, nous nous garantissons un mal de tête assuré.

Christine



# Charivari de chiens

Un nouveau chien dans un foyer, une joie ? Mais il faut être complètement timbré pour choisir deux Jack Russel terriers.

Pour ambiancer, ça ambiance, avec de tels hurluberlus !

Première randonnée avec le groupe, total tohu-bohu ! Zigzaguant dans tous les sens, aboyant à tire-larigot, m'arrachant les laisses des mains, se roulant dans des endroits peu catholiques...

Bref, un truc de ouf. Toutes les bêtises canines réunies en un seul individu, quel charivari !

Loin de ce souk, j'aurais préféré m'enlivrer jusqu'à plus soif ou raconter quelques fariboles entourée de bons amis.

Christine

# Mon buraliste préféré

Certes, il avait une mine patibulaire, tatouages, crâne rasé ; cet hurluberlu m'avait semblé complètement timbré.

Une fois, je l'avais même surpris à reprendre des gamins chapardant des bonbons ; sa colère avait été telle que les pauvres bambins s'étaient sauvés en zigzag dans un grand tohu-bohu ; moi, je m'étais réfugiée au fond du magasin, le plus loin possible de ce charivari, faisant mine de m'enlivrer.

Ouf, il n'y avait pas eu de casse ! Mais ça avait ambiancé sec !

Pourquoi tant de haine, ni bonjour, ni au revoir, ni merci il n'avait pourtant pas l'air de boire à tire-larigot !

Cependant, depuis peu, quelque chose a changé : il est devenu aimable, charmant même, et maintenant, il m'arrive souvent d'échanger quelques fariboles avec mon buraliste préféré.

Christine

# Chasse d'eau

J'ai lu dans *Marianne* dernièrement une circulaire visant à uniformiser le débit des chasses d'eau !

Un truc de ouf, nos politiques ont déjà dépensé je ne sais plus combien de milliers d'euros pour cette étude.

Ces hurluberlus en col blanc sont vraiment complètement timbrés ; bien à l'abri dans l'hémicycle, loin du charivari du monde, ils se posent de ces questions !!

Fariboles ? Non, question du jour !

Ça n'ambiance pas vraiment comme ordre du jour, mais même avec cette directive, ils arrivent à créer un tohu-bohu à l'Assemblée Nationale.

Que faire pour les oublier, s'enivrer jusqu'à plus soif ? S'enivrer à tire-larigot ? Comment zigzaguer pour éviter la pourriture ambiante ?

Christine

# Rencontre

On ne peut pas dire que ce fut le coup de foudre, cet hurluberlu complètement timbré ne m'attirait pas vraiment.

Cependant, de le voir ambiancer cette soirée, racontant maintes fariboles en buvant à tire-larigot, il m'a peu à peu séduite ; parmi tout ce charivari, il dégageait une aura toute particulière, c'était un truc de ouf, plus il partait en vrille, plus je sentais mon cœur palpiter.

Nous partîmes donc en zigzag, bras dessus, bras dessous.

Aurais-je mieux fait de m'enlivrer plutôt que me laisser emporter dans une aventure hors du commun ? L'avenir nous le dira.

Christine

# Le sourire du phoque

En 2050, au Japon, la majorité des personnes très âgées, ne pourront plus être soignées par des personnes jeunes car il y en aura très peu.

Donc certains scientifiques ont conçu un petit robot phoque chargé de compenser, pour les plus fragiles, un besoin de tendresse.

Ce phoque est censé remplacer le chien domestique trop gênant et encombrant. Il peut ouvrir et fermer les yeux et a l'air content. Il émet quelques sons.

La cible du phoque est constituée de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer et serait la panacée pour les japonais très attentifs à leur « silver economy », c'est à dire à l'économie engendrée par les personnes âgées.

Ouf ! Me voilà rassurée. Je saurais où aller quand le temps sera venu pour moi de regarder avec satisfaction le doux sourire du phoque.

Que de beaux jours s'annoncent...

Ah ! J'allais oublier : je comprends mieux désormais le vif intérêt que B.B. manifesta très tôt pour les phoques.

Jocelyne

# Ambiancer

Ambiancer une région, il y a cinquante ans, était bien simple.

Cadences trop rapides, maigres revenus et chaînes de montage trop inhumaines et la rue se mettait à chanter des slogans enflammés : chahut, tohu-bohu, casques contre bleus et blouses. A tire-larigot, des grèves émaillaient les rues et les avenues.

Le rêve du week-end qui n'utilisait pas encore ce nom flottait sur des congés attendus.

Aujourd'hui les congés s'éternisent. Les cadences se sont calmées. Les usines ont disparu et le « cho-cho-chomâge ras-le-bol » ne résonnent même plus dans les villes. L'an 01 est arrivé sans zigzag en plein 21<sup>e</sup> siècle. Plus personne ne travaille ou si peu : sous les pavés, la plage pas vraiment mais des plages avec des grands néons, des marées d'objets, des océans de gondoles surchargées.

Ce matin, j'ai pu poster mon premier emploi virtuel en répondant à un questionnaire sur mes goûts. Ils deviennent une nouvelle forme de marchandise ou plus exactement leur expression. Malheur à celui qui ne fera pas cette déclaration. Il sera le ouf, « googleisé », « internetisé » ou « firefoxisé » et deviendra un client payant. La frontière entre travail et non-travail s'estompe et ni Marx, ni Lafargue ne peuvent revendiquer cette force de travail ou cette paresse. Les deux deviennent obsolètes. Car, paradoxalement, moins il y a d'activités, plus le monde se stresse et ne flâne plus. Plus les champs d'action se restreignent, plus l'individu devient un roi déchu mais roi tout de même.

Même les animaux deviennent aujourd'hui des personnages labellisés, avec puces électroniques et droits d'entrée dans les trains et WC publics.

Si autrefois les animaux servaient docilement les hommes, aujourd'hui, les urbains ramassent les excréments de leurs animaux avec diligence sous peine de poursuite.

Le qui travaille pour qui est devenu qui suit qui ?

Jocelyne

# Ouf !

Dans le très sérieux classement américain des maladies, le D.S.M., figurait jusqu'en 1973 dans les déviances sexuelles, l'homosexualité considérée comme un trouble mental.

Aujourd'hui, on peut y trouver les tout nouveaux troubles des conduites du très jeune enfant. Détecté ou soupçonné de plus en plus tôt, l'espoir de certains chercheurs est d'arriver au modèle-type du dangereux délinquant en gestation voire du criminel.

Certains tests mettent de jeunes enfants en situation d'opposition voire de frustration pour identifier son potentiel de réaction violente.

Vite qualifié de « timbré » s'il réagit un peu trop directement, il risque d'être celui qui va, de toute façon, ambiancer sa crèche ou sa classe.

Bizarrement, la recherche des causes de l'hyper-anxiété ou de l'hyper-violence ne semble pas aller du côté des parents.

L'individu isolé ainsi étiqueté pourra bientôt rouler en zigzag sur toutes les routes ou chanter des fariboles ; son devenir étant largement catalogué, personne ne pourra le soutenir sauf en lui administrant de puissants calmants censés le rendre sociable.

Naît-on donc meurtrier ? Ou le devient-on ? Cette question déjà plusieurs fois soulevée à propos des femmes ressurgit juste au moment où le marché des vidéos de tout genre explose et où ces vidéos sont censées régler le problème de la délinquance.

Filmer, enregistrer, devient un jeu de ouf où chacun peut commencer à contrôler l'autre.

Mais dans quel but ?

Souriez, aujourd'hui, vous n'êtes pas encore filmés à la bibliothèque.

Jocelyne

## Petit théâtre exquis

La stridence des cigales rythme mon pas lent. C'est l'été. Ces stridulations semblent s'accroître au fur et à mesure que la chaleur augmente. Les pins transpirent, dispersent leur odeur tue pendant tout l'hiver. Le goudron coule. La Provence fond. Les barrières sociales aussi.

Pendant l'été, tout bascule. C'est ouf ! La sage cohabitation des différentes populations locales et des nouveaux arrivants se modifie. Tous les villages se sont colorisés non seulement avec leurs ocres naturels et leurs migrations sociales diverses et variées. Désormais tout se scinde en deux groupes nettement différenciés : les locaux et les touristes. Les locaux sont compris comme ceux ayant déjà acquis un territoire ici ou implantés de longue date. Les touristes sont tous les autres qui arrivent par TGV, avion, voiture de location, bateau, ânes ou par hasard ici dans une Provence qui, réputée pour son calme et sa bonhomie va brusquement se grimer pendant quelques semaines.

Les touristes pour les locaux ont deux attributs majeurs : des euros dans les poches ou des dollars ou des cartes bancaires du monde entier, portent des sandales, des shorts et des chapeaux de paille, souvent du lin, un peu à la manière des vêtements des tableaux des glaneuses sauf qu'eux ne glanent pas. C'est justement là que les cartes se brouillent. Le local est identifiable car il fait tout pour parler anglais, avoir un site internet, des flyers de présentation du gîte, du restaurant ou du cours du marché mais ne porte jamais de chapeau de paille.

Les touristes marchent doucement. Le local charge toute la journée son véhicule de produits locaux pour arriver au marché des producteurs. Quel charivari. Il est fourbu mais souriant avec un étalage parlant espagnol et parfois africain mais au moins le transport final était local.

Dans les locaux, il y a la tribu des « indiens de Provence » qui sont arrivés il y a peu de temps en Provence : on peut parfois les confondre avec les touristes car ils portent aussi du lin mais eux mangent bio, parlent bio, construisent bio et vont au bal folk, ce que les



autres locaux dédaignent au profit des animations du comité des fêtes local car il est vrai, le vin local y est bien bon et livré par un bon ami du comité des fêtes.

Le touriste a toujours le sourire. Il sent bon, parle des langues incompréhensibles et est accueilli à bras ouverts. Sauf celui qui rachète la maison convoitée dans le village voisin. S'il vote pour le bon candidat aux élections locales, il sera vite adulé mais sinon il deviendra vite la personne dont la voiture gêne tout le parking.

Bref en été tout devient simple. La société féodale se reconstitue. Les serfs vont tout faire pour accueillir les nouveaux seigneurs qui en échange leur assurent un mode de vie convenable.

Les pétards et feux du 14 juillet éclatent.

Puis les nouveaux seigneurs un peu las partent à la conquête d'autres territoires, laissant parfois une population dans le désarroi tant les largesses précédentes avaient fait perdre le goût de l'autonomie simple.

Quand les stridulations vont cesser progressivement et tout balayer, l'air reviendra frais, neuf. Le froid va revenir. Le mistral va chasser les jeux de cour. Tout redevient possible. Mais dans la pénombre, les nouveaux indiens dans les villes et les campagnes, continuent. Ils sèment, plantent un monde nouveau où peut-être d'autres formes d'échange seront possibles.

Bon alors, il aura lieu ou pas le prochain 14 juillet ? Non il y a trop de risques d'incendie encore cette année...

Jocelyne

# Tirana

Avant, il y avait Radio Tirana et son inimitable refrain monotone. C'était tellement rafraîchissant. Ecouter Radio Tirana et son journal était un vrai bonheur : tout ce qui était extérieur à l'Albanie était hostile et tout ce que Hoxha décidait devait amener au nirvana diplomatique. A force de se méfier de tous, l'Albanie était devenue si impuissante, si isolée qu'on l'oublia progressivement. Encore aujourd'hui : tout le monde connaît Lampedusa, la Grèce, l'Italie, les conflits serbes et croates mais qui s'intéresse à Tirana ?

Un de mes plaisirs exotiques des années 1980 fut d'écouter Radio Tirana vers 23 heures, le soir.

L'indicatif était presque lugubre, monotone et me faisait penser à une vie « ailleurs ». Quelques notes toujours répétées introduisaient le journal des nouvelles du monde. Cela ressemblait à des proclamations du père Ubu. Globalement tous les pays limitrophes ou plus lointains devenaient hostiles ou scandaleux, quels que soient les événements qui s'y déroulaient. Cette incontestable facilité à classer les choses et les gens comme autant d'hurluberlus capitalistes ou non-communistes provoquait chez moi un effet léthargique immédiat.

Quelles qu'aient été les fariboles annoncées, le sommeil profond n'était jamais loin.

J'imaginai Tirana comme une salle de sieste où rien ne s'opposait au bloc, où tout y était annulé.

Cette semaine, en cliquant sur Radio Tirana, mon ordinateur a hoqueté. Les mensonges précédant les annonces ont d'un coup propulsé ma salle de sieste en savane hurlante. Un bon signe de reconnaissance : les sons semblent toujours venir d'aussi loin en zigzag, un peu scintillants.

Mais le charme a disparu tout à fait. Radio Tirana d'aujourd'hui a anéanti mon désir d'exotisme. Mais heureusement, à la bibliothèque de Cabrières, dans le Vaucluse, au sous sol, il y a encore un transistor à boutons qui peut-être, continue de murmurer en ce

moment et qui se souvient des babillages de tous, des discours des uns, des déclarations des autres, des fariboles, des ondes, des fariboles des ondes.

Jocelyne

# Les Formules 1 vauginoises

Il y a Le Mans et son circuit, et puis Le Castellet, et puis Indianapolis, et puis encore Hockenheim, et bien d'autres encore, célébrités, extrêmes et quelque fois mortels.

Et bien, figurez-vous que nous aussi nous avons notre circuit. Très sportif aussi, avec une descente vertigineuse pleine de zigzags.

Mais nous, nous n'avons pas des millions à jeter par les portières. Nous sommes peut-être un peu timbrés, mais nous sommes astucieux, ingénieux, bricoleurs, travailleurs, imaginatifs et drôles. Nous récupérons tout ce que d'autres jettent (mais jamais de sous !) et nous fabriquons nos formules 1 nous-mêmes !

C'est la formule 1 des carrioles.

Et voici venu le grand jour de la course, sur le circuit bordé de bottes de paille.

Tout le village est là. Le café est pour une fois ouvert et plein à craquer, et je peux vous dire qu'il y a de l'ambiance. Evidemment ce n'est pas le moment de s'enlivrer. Mais on blague et on rigole, on se raconte plein de fariboles. Et ça vous fait un joli charivari dans tout le pays. Certains viennent même de loin pour voir ce spectacle, de Cadenet voire de Lauris ou de Cabrières même ! On se retrouve, on se rencontre, on se raconte les nouvelles d'ici et d'ailleurs dans un joyeux tohu-bohu.

Et on attend.

Et la fièvre monte à Vaugines

Et puis on entend une grande clameur au loin. Elle enflé rapidement pour exploser enfin au passage d'un bolide qui frôle dangereusement les bottes de paille disposées autour de la fontaine. Les chiens, tenus en laisse, aboient furieusement. Les enfants crient. La foule applaudit. Notre héros, casqué et crispé sur son volant de fortune, prend les virages à la

corde sur les chapeaux de roues pour passer triomphalement la ligne d'arrivée devant l'épicerie qui, elle, est toujours ouverte !

Et ainsi déboule une bonne quinzaine d'hurluberlus dans leur carrioles qui tiennent de la trottinette « amériolée » au microbus, en passant par la jaguar à pédales, la luge à roues déguisée en deux-chevaux, la mini-charrette arrangée en quatre ailes, etc., sous les hourras de la foule en délire.

Ouf, ainsi se termine la matinée, sans incident autre que quelques bottes de paille un peu ébouriffées, avec les agapes généreusement préparées devant l'épicerie : saucisses grillées glissées en sandwiches par des petites mains expertes, le tout arrosé de vin à tire-larigot.

Les carrioles sont là, exposées aux regards admiratifs des enfants qui s'y installent et rêvent de leurs futurs exploits, et des plus grands qui ne le sont pas tant que ça ce jour-là.

Et c'est ainsi que Vaugines est en fête !

Nicole

# Séraphine

C'était une petite fille comme beaucoup d'enfants de son époque, sans parents, sans famille.

Elle a grandi dans la famille des autres, dans des institutions religieuses. Elle fut tour à tour bergère dans celles-ci puis bonne dans celles-là. Elle était sérieuse, discrète, pas du genre à vous raconter des fariboles, pas non plus du genre à s'enlivrer jusqu'au petit matin vu qu'elle savait à peine lire. Néanmoins, elle regardait autour d'elle, s'instruisait tant bien que mal à l'écoute de l'instruction donnée à d'autres. Elle était devenue très pieuse aussi au contact des petites sœurs qui l'avaient recueillie et elle s'était vouée à la Vierge Marie qui lui faisait la mère qu'elle n'avait pas eue.

Plus tard elle se plaça comme domestique dans les familles bourgeoises du cru au sein desquelles elle ne trouvait pas beaucoup de consolation ni de considération.

Cependant, quand venait la nuit, quand enfin elle était libre dans sa petite chambre, elle se livrait à sa passion, non sans un petit verre de vin probablement, histoire d'ambiancer un peu sa solitude. Elle peignait. Elle peignait sur n'importe quoi. Elle faisait elle-même ses pigments en battant la campagne en quête des plantes qu'elle connaissait très bien. Elle les mélangeait dans du blanc de Ripolin. Et elle peignait à tire-larigot des fleurs, des bouquets, toute une végétation pleine de lumière. En même temps, elle chantait des prières. C'était une voix intérieure, tendrement attentive, qui l'invitait ainsi à célébrer la beauté du monde. Personne ne savait ses activités nocturnes. C'était sa vie, son secret.

Et puis un jour un collectionneur d'art allemand découvrit tout-à-fait par hasard une de ses peintures et en fut complètement bouleversé. Naturellement on le prit pour un hurluberlu fini, mais il résolut de la soutenir financièrement en dépit de l'incompréhension générale.

Ouf, c'était la fin de la misère et du mépris. Elle était enfin considérée et appréciée. Elle pouvait vivre dans un espace plus confortable, peindre plus facilement et se faire plaisir aussi.

Même que la tête devait lui en tourner un peu car elle se mit à dépenser beaucoup comme une enfant que Noël émerveille !

Hélas, c'était sans compter les charivaris que nous réserve l'histoire. En l'occurrence, ce fut le grand tohu-bohu du crash de 1929 qui en ruina plus d'un, et son ami collectionneur fut obligé de réduire considérablement son aide.

Il faut dire que tous ces changements ont dû la déstabiliser complètement, dans l'incompréhension où elle était du monde dans lequel elle vivait, et progressivement elle perdit l'équilibre si fragile que sa pauvre vie encadrait. Sa voix intérieure se fit plus pressante, plus grave et bientôt plus inquiétante. Les messages devinrent de plus en plus alarmants qui finirent par lui ordonner d'annoncer au monde des nouvelles catastrophiques. Elle s'en fut dans le pays en zigzaguant à droite et à gauche pour tenter de prévenir son entourage et les sauver du désastre.

Malheureusement, les braves gens en question ne l'entendant pas de cette oreille et considérant qu'elle était extrêmement gênante et timbrée, la firent arrêter par la maréchaussée. Elle fut enfermée à l'asile de Clermont-de-l'Oise.

Elle y resta dix ans et y mourut de faim pendant la Deuxième Guerre Mondiale comme tant d'autres, Camille Claudel, la mère de Charles Juliet et plus de 40 000 personnes dans les asiles français, grâce aux bons soins du gouvernement de Vichy.

Elle s'appelait Séraphine Louis dite Séraphine de Senlis. On expose ses œuvres maintenant partout dans le monde et récemment au musée Maillol à Paris.

Nicole

# Mises en plume

Tu vas voir comme je vais t'ambiancer, moi, avec des charivaris et des tohu-bohus à tire-larigot, tellement que tu vas finir en cellule de dégrisement complètement enivré ou en hôpital psychiatrique comme un hurluberlu totalement timbré avec tous tes neurones enchevêtrés dans les zigzags de tes fariboles. Ouf !

\*\*\*\*\*

Monsieur Hurlu rencontra Madame Berlu qui faisait des fari-varis plein les larigots avec Chari, pour ambiancer les bohus enivrés de tohus timbrés complètement ouf de boles !

Nicole



# Les J.O des mots

Le stade était plein d'enivrés. C'était les tout premiers J.O des mots.

L'ouverture des Jeux approchait et les gradins bondés tremblaient, tant l'enthousiasme et l'impatience étaient grands.

En attendant, des hauts parleurs diffusaient toute sorte d'annonces pleines de fariboles toutes plus farfelues les unes que les autres qui déclenchaient d'énormes vagues de rires.

Enfin l'ouverture fut déclarée par un personnage haut en couleurs, complètement hurluberlu, habillé en bouffon, pour mieux signifier s'il en était besoin que la solennité n'était pas de mise ici, mais la joie et tous ses grains de folie qui la faisaient éclater.

Vint alors le défilé des concurrents qui achevèrent d'ambiancer le public agitant bannières, panneaux, drapeaux, pancartes, rubans, des mots qu'ils soutenaient.

Et la fête commença.

La première épreuve était une surprise, totalement inédite : c'était une course de lenteur. Dix mètres. Et le plus lent gagnait évidemment. Mais les consignes étaient strictes : bouger tout le temps et ne jamais reculer. L'équipe se présenta et c'est alors qu'on vit se glisser au milieu d'une dizaine de candidats, un Ouf, tout fatigué et haletant qui fit hurler de joie sa famille, les essoufflés. On a longtemps cru qu'il était paresseux ou lymphatique. En réalité, il avait de tout petits poumons qui lui permettaient à peine de faire trois pas d'affilée. Contrairement aux apparences, il s'était beaucoup préparé pour cette épreuve en faisant des stages intensifs de tai-chi-chuan. Et il gagna, notre petit Ouf, rayonnant de bonheur, tout fier d'avoir ainsi conquis le public.

Puis ce fut le lancer de javelot. Beaucoup de gros mots étaient prétendants. Mais aussi notre célèbre Tire-larigot. C'était un fameux gaillard, mais il avait un défaut majeur qui lui valut bien des déboires, à savoir son impatience et sa précipitation. Ses supporters retenaient leur souffle, mais ce qui devait arriver arriva : au lieu de préparer soigneusement ses lancers, il prit trois javelots d'un coup et les envoya au diable.

Heureusement, il était beau joueur et ne manquait pas d'humour. Il s'écroula de rire et coupa ainsi court aux velléités de colère qui faisait déjà frémir quelques spectateurs.

Vint ensuite le 100 m haies. Déjà chacun avait les pieds dans le starting block et attendait. Sauf un qui se débattait avec ses pieds, ne sachant plus lequel mettre. C'était Zigzag ! On peut évidemment s'étonner qu'il ait été sélectionné. Cependant il était extrêmement rapide quand il était suffisamment concentré. Mais comme Tire-larigot, il avait un gros défaut : il était très indiscipliné, souvent distrait ou ne voulant en faire qu'à sa tête. Bref, il avait enfin choisi son pied et la course commença. Il partit comme une flèche mais n'eut cure des haies qu'il contourna prestement pour arriver le premier. Bien sûr, il savait qu'il avait perdu la course, mais gagné celle des farceurs. Personne ne lui en voulait vraiment parce qu'il faisait toujours rire son monde avec ses tours.

Enfin la dernière épreuve eut lieu. C'était une joute de mots pour clore ces jeux. Et ce fut un échange déchaîné entre Charivari et Tohu-bohu. Ce fut un déluge de synonymes, chacun voulant prendre l'avantage sur l'autre, le tout assaisonné de temps en temps de quelques noms d'oiseau. Charivari reprochant à Tohu-bohu sa suffisance pour avoir été là au commencement de tout, c'est-à-dire dans la Genèse, et Tohu-bohu reprochant à Charivari sa misérable ascendance qui l'apparentait à Charabia. Mais finalement, tout le monde savait qu'ils étaient de très bons copains qui se taquinaient souvent du côté de leurs origines, sans altérer le moins du monde leur fraternité.

Et ils sortirent bras-dessus bras-dessous (c'est-à-dire avec plein de traits d'union) pour que personne n'oublie que les jeux de mots ne pouvaient exister sans leur fraternité.

Voilà le récit de ces rencontres. Maintenant je termine vite cette lettre, sans oublier de la timbrer comme la dernière fois, pour qu'elle te parvienne le plus vite possible.

Nicole

# L'émeute des mots

Et voilà (bon ça, c'était l'année dernière), les mots sont dits !

Dix. Pas un de plus ! Dix, pour toute la langue française. La francophonie serait-elle devenue complètement timbrée ? Une vraie folie ! En reviendrait-on au temps préverbal ? Et en plus, il faut voir la liste. C'est à tomber par terre : des néologismes, des synonymes, des interjections, de telle sorte que si tu fais le ménage, il ne reste presque plus rien. Alors, comment diable va-t-on faire pour s'exprimer ? ...

Mais j'entends une rumeur, il me semble, au loin. Une rumeur qui enfle et se rapproche. Attends. Maintenant, je vois une masse compacte qui zigzague avec fureur dans les allées de la pensée. Complètement enivrée. Ah mais oui, ce sont eux ! Tous les mots, verbes, en tête ! Évidemment, puisqu'ils étaient là au commencement ! Ils arrivent dans tout leur état, conjuguant leurs efforts sur tous les temps, dans un tohu-bohu général. Suivis de près par une multitude hurlante que l'on n'a pas intérêt à prendre actuellement pour des hurluberlus tant sont grandes leur colère et leur détermination. Ce sont les substantifs, les adjectifs, les adverbes, mais aussi les prépositions, pronoms, conjonctions, articles qui n'avaient pas du tout l'intention de s'exprimer à demi-mot. « A bas les dix mots dits », criaient-ils. Et on n'avait pas non plus intérêt à leur raconter des sornettes ou des fariboles ou autres billevesées. Enfin l'immense cortège se terminait par un groupe plus discret, un peu craintif, très présent mais pas sûr d'avoir leur mot à dire dans l'affaire. Car c'était les signes, les ponctuations, les accents. Pourtant sans eux, pas de respiration, pas de rythme, pas de pulsation, pas de couleurs ni d'intonations. Bref sans eux, la langue ne serait qu'une espèce de purée, un vaste charivari verbal. Alors tous les mots les aimaient car ils ambiançaient merveilleusement les phrases. Ils étaient donc les bienvenus !

Bientôt l'émeute parvint jusqu'aux dix mots, tous bien rangés comme pour une photo présidentielle.

Le verbe en chef, « être » bien sûr, s'avança, menaçant, tandis que les dix mots resserraient les rangs.

« Alors, on dirait que vous êtes fiers de vous, les élus de la Francofolie, tout bouffis de vos illusions. Parce que vous vous imaginez représenter la langue française peut-être ?! À dix ! ... Misérables que vous êtes ! Nous, nous sommes 60 000 au moins (car je ne parle que du Petit Robert) à servir notre langue. Alors qu'est-ce que vous espérez faire tout seuls dans votre coin, sans nous, hein ?!

« Et aussi, dix par an, ça ne vous chiffonne pas de penser qu'il faudra 6000 ans pour couvrir tout le vocabulaire, sans compter que pendant ce temps des mots auront disparu, méconnus et perdus pour toujours, tandis que d'autres seront nés pour se perdre eux aussi un peu plus tard. Alors ce n'est plus 6000 ans qu'il faudra pour être reconnu, c'est l'éternité !! »...

Tout le monde resta figé d'horreur devant cet infini qui les enfermait et les fuyait en même temps.

Le silence dura longtemps.

Mais bientôt les mots commencèrent à avoir des fourmis dans leurs pattes de mouches.

C'est alors que l'un des dix mots prit timidement la parole :

« Peut-être bien que nous nous sommes tous trompés, car nous les dix, nous ne sommes pas là pour rester tout seuls, et vous les 60 000, vous n'êtes pas oubliés. Mais vous et nous, nous sommes là pour jouer ensemble et dire toutes sortes d'histoires vraies ou imaginées, et même des fariboles si on veut, en tous les cas pour bien nous amuser. Qu'en pensez-vous ?

Tout le monde resta comme interdit, en suspend, puis ce fut une immense clameur de joie, d'éclats de rire, de pétarades accompagnés de hourras à tire-larigot.

Ouf, on avait eu chaud. Le meilleur était à venir !

Nicole

## Dix doigts dix mots

Il était là, drapé dans sa suffisance qu'un énorme turban blanc rehaussait, pour en souligner, s'il en était besoin, le ridicule. Périodiquement il trépidait dans son enflure pour faire peur aux enfants et sermonner les plus grands. Bien sûr, vous l'avez reconnu. Il n'y a que l'index pour se draper ainsi en majesté !

Au début personne ne disait mot, pensant que la crise lui passerait. Mais non, mais non ! Il était de plus en plus hautain et prenait toute la place !

Ah qu'il était loin le temps des copains, des copains d'abord !

Pourtant tout avait bien commencé ! Ils s'étaient tous réunis tant bien que mal pour inventer les marionnettes et autres galipettes censées aider à la maturation motrice.

Puis vint le temps des jeux et des explorations, et ne croyez pas qu'ils jouaient uniquement à la marelle ou à la poupée. Désosser tous les réveils pour rater l'école le lendemain, verser un gros paquet de billes dans la machine à laver et aussi un peu d'encre dans le bénitier le dimanche matin, déraper dans une flaque de boue avec tout le contenu du cartable répandu, fabriquer un lance-pierre pour envoyer des mots doux à tire-larigot aux petits amoureux punis, courir en zigzag entre le linge pendu pour échapper aux pères fouettards, et une multitude d'autres facéties qui ambiançaient leur jeunesse.

Mais il faut savoir que ces diverses activités étaient encadrées par un service d'ordre devenu très expérimenté avec le temps, constitué de deux surveillants. L'un, passablement hurluberlu, était Simplet, ainsi nommé parce qu'il était le plus petit de tous les doigts et qu'on lui disait tout. Mais il avait la fâcheuse tendance à aller de ci de là en inventant toute sorte de fariboles et il en oubliait les consignes. Heureusement l'autre était là, en sentinelle comme un suricate. C'était le grand Médius. Le Pouce, lui, transmettait l'information des deux gardiens pour impulser le début des aventures ou au contraire faire cesser le grand charivari qui les animait toujours. L'Annulaire, lui, était beaucoup plus discret et ne se commettait que rarement avec toute cette bande de

timbrés. Il se réservait pour d'autres ébats, plus tard, la puberté venue ! Et puis enfin, l'Index toujours un peu arrogant, se voulant souvent leader sous le regard amusé de son jumeau de gauche. Il faut dire qu'il se prenait pour l'intellectuel de la bande parce qu'il tournait les pages et s'enlivrait ainsi. Mais enfin, il restait contrôlable et tout le monde s'amusait bien.

C'était le bon temps !

Et puis tout bascula !

Deux événements survinrent, qui achevèrent de faire tourner la tête à notre ami l'Index.

Le premier eut lieu au cinéma au cours de la projection de E.T. Là il vit l'index lumineux de E.T. montrant la voûte céleste. Il en fut tellement bouleversé qu'il fut pris d'une passion dévorante pour cette mystérieuse immensité qu'il contemplait sans cesse de son doigt dressé, oubliant complètement ses bons vieux copains et toutes leurs farces.

Le second survint à Rome au cours de la visite de la chapelle Sixtine. Là, il vit le doigt de Dieu toucher le doigt d'Adam, et il perdit la raison au point de se croire investi d'une mission divine. On ne le voyait plus que tentant de toucher la multitude d'Adam de son saint appendice.

C'en était trop ! Il fallait agir. Mais que faire ?

C'est là qu'intervinrent les doigts de fée d'une médecine-woman. Elle œuvra si bien que l'arrogant turban se délita mollement dans la corbeille prévu à cet effet. Et c'est ainsi que notre ami l'index fut rendu à sa modeste nudité qu'il alla cacher, légèrement congestionné, au milieu de ses vieux copains.

Ouf, la bande des dix était enfin restaurée avec ses nécessaires différences pour d'autres aventures.

Nicole

# La Folie du Prince

Las de sa vie nourrie de tohu-bohu, de charivari, de fariboles, notre jeune prince aimait à se retirer seul dans cette belle Folie isolée dans la forêt du domaine familial de l'arrière-pays. Il s'éloignait régulièrement et volontiers de la ville pour venir s'y enlivrer, dans le kiosque aux ferronneries ouvragées et vitrages délicatement teintés au fond du parc, contemplant les vols à tire-larigot des hirondelles curieuses, constatant que pour s'ambiancer, nul besoin de s'entourer d'hurluberlus et de oufs, déguisés, masqués et pathétiques, charmants mais ignorants, en quête de griserie simple et facile, et à la vie dénuée de sens.

Cette année-là, il resta plusieurs jours à la Folie, la plupart du temps dans ce kiosque entouré d'une végétation exubérante, lisant, méditant, contemplant cette nature en apparence en zigzag mais si cohérente pour peu qu'on lui prête attention. En paix, enfin.

En lui, une autre consistance prit forme.

Il écrivit une seule missive, adressée à « Venise » tout simplement, timbrée d'une jolie vignette bucolique, et l'envoya.

Il resta dans sa belle Folie jusqu'à la fin de la sienne.

Claudie

*Je m'en vais vous conter une fable affable.*

## La cigale et la tortue

Dame Cigale sur un hosto flanqué  
Venait de décréter qu'elle allait ambiancer ;  
Un peu timbrée, par la chaleur enivrée,  
Un bon tohu-bohu plutôt que s'enlivrer.  
Soleil au zénith, oiseaux ensuqués,  
À tire-larigot, élytres déployées,  
La faribole était alors son pré carré.

En sursaut réveillée par ce charivari,  
Une tortue paisible, sous ses feuilles abritée,  
Leva une paupière incrédule et froissée.  
Qu'est-ce donc que cette hurluberlue,  
Cette ouf des ramages dans mon chêne chenu ?

Elle écouta pourtant le chant un certain temps,  
Est-ce une scie à métaux, du jazz ou bien du rap ?  
N'ayant su définir, toute en perplexité,  
À l'horizon, ni lièvre ni renard\*,  
Il ne restait plus qu'à rester peinarde.  
Selon l'adage « chi va piano va sano,  
chi va sano va lontano »,  
Elle refit en zigzag son trou frais de terreau  
Attendant calmement l'heure de l'apéro.

### Moralité :

Pour bien cohabiter, soyons prêts à tout  
Pour mieux se faire comprendre, il faudrait s'écouter  
Pour mieux s'écouter, il suffirait d'entendre



Les désirs, les limites, les ouvertures aussi  
De nos voisins, congénères et Turistiti.  
Tolérance, dialogue et sans non-dits,  
Il doit être possible de vivre heureux ici.

*\* Le renard n'a certes rien à voir dans cette fable, sauf pour la rime. Je n'ai pas pu rattraper le lièvre, il ne voulait pas s'y faire prendre à deux fois. Et la fourmi était trop occupée pour venir assurer la relecture.*

Claudie

# Les cigales et les tortues

Elle était fatiguée, notre église, pour entamer ce nouveau millénaire. Plus de 1000 ans d'existence, ce n'est pas rien ! Elle se retirait un peu dans un certain silence, quitte à s'enlvrer dans les seuls missels traditionnels et fidèles, malgré tous les événements organisés pour l'ambiancer.

Alors

Alors, il y eut les tortues :

Géantes vu l'ampleur du projet, lentes, méticuleuses (comme des fourmis), l'examinant sous toutes les coutures, en zigzag si nécessaire pour en faire une relecture croisée, et lançant la première tranche de travaux après une étude très circonstanciée.

Et ils arrivèrent, les maçons de l'art, déposant des pierres et posant les étais nécessaires dans le plus grand respect de l'édifice, surveillant le ciel avant d'attaquer une portion de travaux délicate, laissant sécher lorsque cela l'imposait, faisant les choses avec méthode, goût et compétence. Pas de tohu-bohu. Ce ne sont pas des hurluberlus se targuant de faire tout ça « vite fait, bien fait ». Une belle équipe, discrète et efficace.

Alors

Alors il y eut les cigales, s'abattant à tire-larigot sous les platanes, dans un tohu-bohu sans empathie :

*Voix stridente* : « Ah mais, c'est quoi, ces travaux, ça sera fini à temps, tout ça, au moins ?! Je dois me marier ici en août, ça fait désordre, j'ai déjà tout prévu depuis si longtemps (*Et moi, en aparté* : Ah bon, et l'église, elle n'attendait que vous ?).

*Voix grave* : « Mais enfin, je suis venu spécialement pour la photographier, c'est quoi cet Algeco au milieu, je n'arrive pas à avoir un angle correct ?! » (*Et moi, en aparté* : Ah bon ? Ben, elle a été emballée (par Christo, hé, hé) pour la protéger de tous ces appareils photos

*japonais. Encore une chose : au vu de votre belle voiture, j'ose espérer qu'à l'issue des concerts auxquels vous avez eu le privilège d'assister dans cette église, vous avez déposé quelque obole, destinée à la rénovation de cette œuvre d'art ? »)*

Je pourrais vous conter des fariboles sur mes voyages lointains. Mais il n'est pas besoin d'aller très loin de chez soi pour entendre un tel charivari, relativement récurrent. Alors, à quelques concitoyens au hasard de nos passages réguliers, nous nous transformons en « équipe pédagogique multilingue » pour expliquer le pourquoi du comment, et, tout d'un coup, les visages s'éclairent, les prises de vue sont meilleures depuis le pré, la façade de l'église de Jean de Florette et Manon des Sources un peu oubliée – Algeco et échafaudage obligent – mais... les nouvelles perspectives sont adoptées : celles des travaux et celles des photos ! Nos lièvres, enivrés, repartiront avec des souvenirs « constructifs » mais ne seront pas en Pole Position sur nos tortues.

Ce billet ne sera pas timbré, ouf, la Poste est fermée le samedi après-midi.

Claudie

# Mes hussards sur le toit

Je n'avais pas de Datcha. J'avais quatre chats. Il m'en est resté trois, puis deux.

Lorsque j'en avais encore trois, j'ai celle qui a renoncé à faire de l'exercice, vu son poids et son arthrose (15 ans au compteur et 15 kg, tout de même – pour la petite histoire, elle s'appelle « Plume »). Mais elle doit bien en faire, de l'exercice, vu le nombre de marches dans la maison (39 marches, et ce n'est pas un polar).

À propos des deux autres, le frère et la sœur, ils jouaient les « suricates » sur le toit. Je vais vous en parler au passé et au présent, normal, non ?

Postés l'un derrière l'autre sur la rive du toit, tournant de conserve la tête au passage des martinets, fascinés. Irrésistibles. Le passage de ces martinets à tire-larigot dans la ruelle (défiant toutes les technologies des avions de chasse – qui s'en sont certainement inspirés) est une expérience visuelle indescriptible. Ils ne s'y trompaient pas, mes chats.

La sœur Hachiko, un peu timbrée. Est-ce que tout ce tohu-bohu des martinets occasionnait aussi dans sa jolie tête un peu erratique un certain charivari ? Il lui arrivait quelquefois de redescendre l'escalier et, à moitié chemin, de s'arrêter, comme perplexe (où vais-je, où cours-je, dans quel état j'erre ?) et de rejoindre ses croquettes d'un pas zigzaguant. Mais dès les premières caresses, ravie, ronronnante, elle savait qu'elle était dans le coutumier, sans faribole. Lorsqu'elle voulait s'enlivrer, c'est moi qui étais moyennement contente : elle trouvait toujours le moyen de « crochater » un de ces gros cartons pleins de bouquins malheureux parce que pas encore déballés. Elle griffouillait un ou deux livres et se lovait dedans. Pour quelques heures, bien au frais.

Quel est le meilleur GPS-Chat à l'heure du dîner ? Le cri de la croquette, évidemment. Ouf !

Quel est le meilleur système d'alarme de cette maison pour les chats lorsqu'il y a du passage dans la ruelle (gens, touristes, chiens, chevaux, ânes, etc.) ? Titou le chien,

évidemment. Ouf ! Et voilà tous les chats en train de détalier sur la mezzanine en haut de la maison (tous aux abris !!!). Et ils détestent l'absence de leur agent de sécurité lorsqu'il part en pension chez son copain Tirhum (le même mais à cheveux courts)...

Désormais, mon suricate solitaire vadrouille tout seul la nuit, n'oubliant pas de me ramener quelques cadeaux : des morceaux de gecko, une cigale, un oiseau et même une chauve-souris (mais celle-ci, j'ai réussi à la sauver) et vient se vautrer sur moi à potron-minet et patouner (normal, il s'appelle Chaussette), histoire de me dire : « Je suis revenu sain et sauf ». Et hop, il file grignoter un bout. Ouf ! Il est rentré !

S'ambiancer chez nous, c'est plutôt style zen, chats et chien en osmose. Pas de grandes folies, les observer en est déjà une en soi.

Claudie

## Un monde de oufs

Ils disent que je suis timbré, pas fini, fou quoi ! C'est rapport à son père qui l'a trop secoué quand il était bébé, disait ma mère. Comment elle a pu le voir alors qu'elle était jamais à la maison, s'enfilant des litres de rhum et des amants à tire-larigot dans les boîtes de nuit antillaises qu'elle fréquentait. Il y a que là où l'on s'amuse, avec des DJ et des clients qui savent ambiancer la salle toute la nuit, disait ma mère.

Ils disent que je raconte des fariboles, des histoires macabres. C'est à force de s'enlivrer avec des polars glauques, disait ma mère. Mais elle était jamais là quand je rentrais de l'école en rasant les murs pour éviter l'hurluberlu qui faisait le guet au coin de la rue, braguette béante. T'as qu'à courir en zigzag pour le semer, il est vieux, il te rattrapera pas, disait ma mère.

Ils disent que ma tête est trop malade pour être lancée dans le charivari du monde extérieur, alors ils me gardent derrière les barreaux de l'asile, pour ton bien, disait ma mère.

Mais que savent-ils du tohu-bohu qui grouille dans ma tête quand je revois ma mère baignant dans son sang, le crâne fracassé par la bouteille de rhum que je venais de boire pour tenter d'oublier ce monde de oufs dans lequel je vis.

Janine

# Nuits d'enlívresse

Ca y est, promis, juré, je ne m'enlívrerai plus, comme lors de cette nuit d'août. Si c'est pour se retrouver vaseuse au petit matin, les yeux rouges, les bras ankylosés, frisant l'overdose, il faut arrêter. J'avais passé la nuit avec Erlandur, vous le connaissez ? Il est hanté par les gens qui disparaissent dans les fjords et les landes d'Islande, ayant lui-même perdu son petit frère dans une tempête de neige quand il était enfant. J'avalais page après page pour connaître la fin. A 7 heures du matin, l'énigme était résolue et le livre d'Indridason fini. Trop tard pour s'endormir...

Donc on ne m'y reprendrait plus... J'envisageai toutes les manières pour ne plus retomber dans ce travers : supprimer tous les livres de la maison, mais ma chambre en est bourrée, faire un autodafé, mais ma conscience m'interdit de brûler un livre, et puis il y a la liseuse, Internet et ses livres gratuits, la bibliothèque à cinquante mètres. La tentation est permanente... Et moi, je résiste à tout, sauf à la tentation. Encore un petit livre pour la route, me dis-je chaque soir en me couchant. Les heures s'égrènent et les pages se tournent. Point n'est besoin de gros volumes pour s'enlívrer. Antoine Choplin avec ses petits bijoux procure la même jouissance.

Il y a aussi des pousse au crime, ce sont les gens qui vous prêtent un livre, surtout ne pas les décevoir en le laissant traîner des jours sur une table. C'est comme ça que j'ai replongé en septembre avec « Comme une tombe », thriller de près de 600 pages... C'est l'enterrement de la vie de garçon de Michaël, dans un vrai cercueil, dans une vraie tombe, six pieds sous terre, au fond d'une forêt, mais avec un talkie-walkie pour rester en liaison avec les copains qui lui ont fait cette bonne blague et qui le laissent mariner pendant qu'ils vont boire un dernier verre. Il n'y aura pas de dernier verre, la voiture s'écrase contre un arbre, pas de survivants... Comment pourrais-je abandonner Michaël au fond de sa tombe et dormir tranquillement ? Deux nuits entières d'enlívresse (car je ne lis que la nuit, comme pour cacher mon vice) avant de connaître la fin.

Et puis, il y a les vieux amis que j'aime retrouver et qui me poussent à l'enlívrement, Gilberte, Albertine et le beau Swann, le magnifique Gatsby, le Petit Prince et tant d'autres.

Comment les oublier ? Alors je m'y replonge régulièrement et avec eux, c'est reparti pour des nuits.

Souvent je me dis « promis, juré, je ne le ferai plus. Je m'endormirai sans lire une page ». Mais promesse de lecteur, promesse de menteur...

Janine



# L'île Maurice

Deux fois par semaine, elles venaient s'enlivrer, comme elles disaient, à grand renfort de thé Darjeeling et de petits fours. La soixantaine élégante, Botox et thalassos à volonté, des finances confortables, toutes les quatre avaient la belle vie et étaient passionnées de livres.

Amélie était veuve depuis toujours, 2 grammes d'alcool dans le sang, une route en zigzag et un ravin avaient eu raison d'un mari grisé par la vitesse et le whisky. L'assurance-vie avait généreusement comblé le vide.

Louise, célibataire endurcie, bien que dans sa jeunesse elle ait eu des tas de propositions – du moins elle le prétendait, profitait d'un gros héritage paternel (des scieries dans les Vosges).

Marguerite (« Appelez-moi Margaux »), veuve elle aussi, ses goûts de luxe et ses dépenses avaient contribué, tout autant qu'un infarctus, à abrégier la vie d'un mari chef d'entreprise. Il laissait peu de souvenirs heureux mais un gros paquet d'actions.

Dolorès, elle, hélas ! avait encore un mari, haut fonctionnaire à la retraite, avec de beaux jours devant lui. Il avait toujours pris soin de sa santé : pas de stress, ni de conduite risquée, aucun excès, autre que sa partie de bridge du vendredi soir. D'ailleurs son père (103 ans) était encore en vie. Tatillon, jaloux, il était toujours collé à son épouse (« où vas-tu ? que fais-tu ? que lis-tu ? à quoi penses-tu ? etc. »)

Ce qui réunissait ces femmes, c'était l'amour des livres et le séjour annuel de deux mois en hiver à l'île Maurice où les jeunes autochtones sont si accueillants, vous content des fariboles qui vous font oublier votre âge et n'ont pas leur pareil pour ambiancer une soirée, sans oublier les punchs au lait de coco que l'on boit à tire-larigot au clair de lune – le petit Jésus en culotte de velours ! Tout cela au milieu de danseurs et danseuses déchaînés, un charivari pas possible où nos dames se transformaient en hurluberlues, pagnes multicolores, colliers de coquillages et fleurs de tiaré dans les cheveux, que leurs voisins parisiens auraient eu bien du mal à reconnaître.

Mais hélas, Dolorès ne pouvait être du voyage, réservé aux femmes seules... Et elle rongait son frein pendant les mois que ses amies passaient dans les bras des beaux éphèbes à la peau douce couleur caramel.

Quand pourrait-elle elle aussi profiter du paradis mauricien ? Bref, quand serait-elle veuve, enfin libre ? Alors elle se rabattait sur les livres prenant une longueur d'avance dans ses lectures. Leur spécialité à elles quatre c'était les romans policiers, avec une préférence marquée pour « les reines du crime » anglo-saxonnes et américaines, pas Agatha Christie jugée ringarde, mais Mary Higgins Clark, Patricia Cornwell, Minette Walters, P.D. James et tant d'autres.

« Retour le 1<sup>er</sup> mars à 18 heures » annonça la carte postale timbrée du 15 février, mais arrivée à destination le 28, confirmée par un mail (c'est plus sûr, on ne sait jamais avec le courrier dans ces pays...). Ouf ! Elles seront bientôt là. Dolorès les attendait avec impatience à l'aéroport.

Et la routine des rencontres livresques bihebdomadaires, thé Darjeeling et petits fours, recommença. Le premier jour, ce fut un joyeux tohu-bohu, il y avait tellement de choses à raconter, les mois de rêve, le sable blanc, la musique des îles, les couchers de soleil sur la mer, les parfums de fleurs, les garçons, Ah ! Les garçons...

« Et toi Dolorès, quand viens-tu avec nous ? Ce n'est pas quand tu auras 90 ou 100 ans que tu pourras en profiter... »

Voyant Dolorès déprimée, malheureuse d'être seule deux longs mois et privée du voyage annuel, ses amies peu à peu en vinrent à l'idée que c'était un service à lui rendre que de faire disparaître l'encombrant conjoint. Et le petit groupe de se mettre à potasser tous les polars disponibles et de passer en revue les solutions. Les armes à feu pas possible. Le poison trop risqué. Le tueur à gages, où le trouver ? Le parapluie bulgare, le plutonium, les champignons vénéneux, la chute dans le ravin, la noyade, l'ensevelissement sous le béton, dans un chantier en construction, le parquet ciré, les freins de la voiture trafiqués.... Tout cela c'est bien beau dans les livres, mais dans la vie réelle ? Le crime est rarement parfait, un petit détail suffit et les auteurs finissent par se faire prendre...

Les quatre se passionnèrent et échafaudèrent des scénarios plus ou moins tordus. A chaque rencontre, c'est à qui amènerait la meilleure idée. Toute leur vie tourna bientôt autour du problème. Les polars s'entassèrent, Internet branché en permanence à la recherche des faits-divers crapuleux. C'était passionnant, un travail à plein temps, même pas une minute pour classer les centaines de photos du dernier séjour à Maurice.

Louise, la plus acharnée eut une idée lumineuse qui allait tout régler tout en évitant les ennuis, affirmait-elle, et elle devait la présenter au petit groupe le lundi suivant. On programma un séminaire intensif de trois jours chez Margaux pour peaufiner le tout. C'était d'autant plus facile que Dolorès allait être libre quelques jours, son mari devant subir une petite intervention chirurgicale (la prostate, à son âge c'est presque un passage obligé...).

Un coup de téléphone de la clinique interrompit les travaux à peine commencés : accident d'anesthésie... allergie rare et indécidable... le cœur... condoléances...

Une petite larme et quelques phrases de réconfort pour la forme, mais aussi un peu de frustration d'avoir été doublé si près du but. Le thé Darjeeling et les petits fours étaient prêts, on sortit l'agenda pour prévoir la date du prochain voyage à l'île Maurice.

Cette fois, elles seraient quatre ! :

Euh... non pas quatre mais cinq car Chloé, la jeune infirmière avec qui Louise entretenait une liaison secrète et qui avait si malencontreusement mélangé les flacons (c'était une telle pagaille depuis qu'on avait réduit d'un tiers le personnel pour cause de restrictions budgétaires !) donc la jeune Chloé serait elle aussi du voyage sous les Tropiques l'hiver prochain.

Janine

# Charivari au poulailler

*En hommage aux poules de Sabine.*

- Cot, cot, cot, codec... Vous avez vu ? La vieille poule rousse, dressée sur ses ergots, la crête ondulante d'indignation désignait aux autres gallinacées un énorme œuf posé sur la paille, au moins deux fois la taille d'un œuf normal.
- Cot, cot, cot, codec, intervint la Sussex d'un ton pincé, du haut de son perchoir, c'est cette hurluberlue qui l'a pondu ; on l'a entendue à cent mètres à la ronde quand elle faisait son soi-disant chef d'œuvre. Celle-là, elle veut péter plus haut que son cul et se faire voir. Quelle prétentieuse !
- Cot, cot, cot, codec, clama la Leghorn, ardente militante du bio et des races locales, très au fait de la politique car elle écoutait tous les matins Radio Larzac, c'est à cause des OGM dans le maïs que les Américains nous refilent en douce... Dans quel monde de oufs nous vivons !
- Cot, cot, cot, codec, renchérit la Géline de Touraine, barbillons rouges dressés, qui votait à droite et détestait les étrangers (nous, Monsieur, on est français depuis des centaines de générations...). Voilà ce qui arrive à force d'importer des métèques venus d'on ne sait où qui nous font une concurrence déloyale.
- Cot, cot, cot, codec... On verra bien si elle peut recommencer, suggéra la petite poule de Pékin porcelaine, plus faite pour la déco que pour l'alimentation, connue pour les œufs minuscules qu'elle pondait à tire-larigot et qui rêvait de passer à la télévision et pourquoi pas ? d'être sélectionnée au concours de Miss Cocotte....
- Cot, cot, cot, codec, l'interrompit la Coucou de Rennes, jolie grisette, qui passait pour une enivrée aux yeux des autres depuis qu'elle avait découvert au fond du pré quelques pages déchirées des Voyages de Gulliver relatant la révolte des habitants de Lilliput contre le roi qui voulait leur imposer le bout par lequel les œufs à la coque devaient être

cassés. Il faut être timbré pour s'imaginer qu'un coq la remarquera à cause de son rejeton...

– Cot, cot, cot, codec... Pour ça rien ne vaut un beau plumage, se rengorgea la Vorweck, une allemande, droite dans ses bottes, toute fière de sa parure bicolore étincelante au soleil qui avait choisi la Provence pour la douceur de son climat. Tout le reste est faribole...

– Cot, cot, cot, codec...

Ça commençait à s'ambiancer au poulailler. Toutes convergeaient vers l'objet des palabres, zigzaguant, gloussant, caquetant, ondulant de la croupe, sous l'œil intéressé des deux coqs. Des vieilles poules proches de la casserole aux poulettes fringantes, en passant par la Cou nu du Forez, la Bresse gauloise, la Javanaise, la Crèvecœur, tout le poulailler assistait au congrès. Les discussions étaient chaudes, les noms d'oiseaux fusaient, les plumes volaient. Quel tohu-bohu...

– Cot, cot, cot, codec... L'auteur du prodige, une magnifique Marans à la belle crête rouge, réputée pour ses œufs d'un calibre au-dessus de la moyenne, s'avança droite, l'œil vif, le bec dressé fièrement, le plumage noir de jais froufroutant. Elle se foutait des commérages. Toutes des jalouses ! Elle serait dans le livre des records 2014, elle en était sûre. Ça valait la peine de se casser le cul pour ça.... Cot, cot, cot, codec...

Janine

# Balade de oufs

Dès le départ de la combe, nous avons raté le bon chemin qui devait nous mener sur les crêtes ; elles se dressaient tout là-haut, au soleil elles, alors que nous étions encore plongés dans l'ombre, des petites volutes de buée sortant de nos bouches. Tant pis ! Tous les chemins mènent à Rome (où on ne voulait pas vraiment aller, du moins pour le moment) et sur le sommet. Au premier embranchement, à droite toute ! sur un sentier sympathique (c'est-à-dire pas trop pentu, pas trop caillouteux, ni boueux) qui paraissait aller dans la bonne direction. Quelques centaines de mètres plus loin, changement de décor et perte de nos illusions, le sentier se transforma en pierrier verglacé en pente forte. Aucun zigzag pour reprendre son souffle ou reposer les mollets.

Au joyeux tohu-bohu des premiers mètres succédèrent des halètements, des plaintes, des questions :

- Vous êtes sûrs qu'on est sur le bon chemin ? lança la queue de peloton inquiète.
- Non ! On est sûr qu'on n'est pas sur le bon chemin ! répondit la tête qui décida que c'était une « balade aventure »... C'est toujours comme cela que nos balades sont baptisées quand on se paume !

Les choses se compliquèrent quand on déboucha au pied d'un gros rocher, « l'aiguille », plus de chemin, disparu, escamoté. Nous n'avions pas jugé bon de nous enlivrer avec des cartes ou des topo-guides, inutiles d'ailleurs quand les courbes de niveau sont si rapprochées. Pas question de redescendre ce foutu pierrier, alors qu'au-dessus les cimes dorées nous tendaient les bras, il n'y avait qu'à se fier au terrain, devant : la crête ensoleillée, en bas : la vallée dans l'ombre. Alors tout droit à travers la caillasse, les touffes de thym, les arbustes nains.

Ouf ! On déboucha enfin sur un sentier un peu plus large, la civilisation n'était pas loin, sous forme de grosses marques à la peinture rouge peu discrètes sur les arbres et les rochers, revendiquant le droit fondamental de tout être humain à la propriété. PRIVÉ. PRIVÉ. PRIVÉ...En pleine nature, au milieu de rien.

Le petit groupe, heureux d'avoir retrouvé un sentier plat, confortable, babillait, discutait, rigolait, commençant à se demander s'il n'était pas temps de faire la pause café... Quand soudain, une hurluberlue, cheveux et vêtements rouges, un fagot sous le bras, un chien dans son sillage, nous interpella sans aménité « Vous êtes chez moi ! Votre charivari fait peur à ma chienne, qui est vieille et qui vient d'Amérique, ce chemin est privé, etc. ».

Cette sorcière rougeoyante nous empêcha de passer tout droit sous la bâtisse en pierres adossée à la falaise qui devait lui servir de logement (et devant laquelle nous passions les années précédentes quand des éleveurs de chèvres vivaient là) et nous indiqua un long détour, par pure méchanceté sans doute. Alors les imaginations se déchaînèrent et les fariboles fusèrent à tire-larigot pour expliquer sa présence :

- C'est une parisienne ex-soixante-huitarde un peu timbrée venue retrouver ses racines au fond des bois
- C'est une ermite retirée pour mieux méditer sur la vanité des choses
- C'est une écrivaine, une musicienne, une peintre en quête d'inspiration
- Et ce chien venu d'Amérique ? En planche à voile ? À la nage ?

Mais tout le monde s'accorda sur le scénario le plus probable : l'endroit est une maison de rendez-vous où madame La Rouge vend ses charmes aux amateurs de rusticité authentique. Des bûches brûlant dans la cheminée, des peaux de mouton étalées sur le sol en terre battue, des bouquets de thym et de romarin pendus aux vieilles poutres, des bougies vacillant au souffle du mistral passant à travers les tuiles disjointes, des chats miaulant dans leur corbeille, la chienne roulée en boule rêvant des studios d'Hollywood... Le décor était planté. Au milieu de tout cela, Madame La Rouge faisait tourner sa longue jupe rouge, ses cheveux dénoués tombant en cascade sur son dos tels une cape cardinalice...

Aucun de nos compagnons ne se dévouant pour aller vérifier l'exactitude de nos fantasmes, nous reprîmes notre marche vers le soleil en direction des crêtes.

Janine

## Ont contribué à Dis-moi dix mots 2014 :

- Chantal Fiancette
- Jill Gordon
- Christine Mariaud
- Jocelyne Morawiak
- Nicole Mordelet
- Claudie Pons
- Janine Volpatti